L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 22 join 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi.....	82	25
3 P. M.....	82	25
6 P. M.....	82	25

Choses d'Angleterre.

Nous disions dans un récent numéro que le deuil du peuple anglais n'était pas éloigné de son terme, et que les choses reprendraient bientôt dans le Royaume-Uni leur cours normal; que l'activité dans toutes ses branches, un instant arrêtée, renaîtrait avec autant de force que pardevant.

Il fallait que la première douleur causée par la perte d'un souverain aimé se manifestât, et elle s'est manifestée par la fermeture pendant quelques jours des music-halls, des théâtres et de tous les lieux populaires de récréation.

La vie nationale n'est plus suspendue ; Edouard VII n'est plus, mais un autre chef d'Etat l'a remplacé, et à Buckingham, comme ailleurs, le temps fait son œuvre. Bien qu'il ne rende pas oublieux ceux à qui le roi défunt tenait de près, néanmoins il y a des obligations et des convenances qu'impose le monde surtout dans les hautes sphères de la société et auxquelles il n'est guère possible de se soustraire.

Le phare de la Tour de Westminster, en se rallumant il y a quelques soirs, annonçait au peuple de Londres que le Parlement rouvrait ses portes.

L'atmosphère politique a un peu changé, semble-t on remarquer ; c'est que les partis veulent, comme les individus, se montrer soucieux des convenances. Ils veulent donner au jeune roi le temps de se familiariser avec son métier nouveau qui, s'il a ses charmes, ses séductions, a aussi ses désenchantements. Les Lords et les Communes ont pour le moment mis bas les armes. Les élections de Juillet ont été remises ; et le Cabinet est prêt à recueillir les propositions transactionnelles que les conservateurs croiront devoir leur présenter.

Plusieurs questions sollicitent l'attention du ministère, entr'autres, la fixation du montant de la liste civile et la modification du serment royal. L'année financière est commencée depuis plus de deux mois ; il faut donc songer à faire face à un passif de 200 millions de francs. Le rendement des impôts nouveaux et la reprise des affaires permettront de combler sans trop d'efforts le déficit ; on l'espère du moins.

La tactique du cabinet Asquith lui est dictée par des considérations rendues plus impérieuses par la crainte de blesser l'opinion en froissant son loyalisme.

Cette trêve est un double devoir, un dernier hommage rendu au roi disparu, un don de joyeux avènement fait au nouveau souverain. L'unanimité patriotique scellée par le deuil récent doit durer plus longtemps que les fleurs déposées sur les dalles de la Chapelle de Windsor. Cette déférence due au passé, est également nécessaire pour l'avenir.

Il faut laisser à George V, condamné jusqu'ici par ses fonctions d'héritier présomptif au rôle d'auditeur silencieux et peut-être partial, le temps de connaître ses protagonistes, d'étudier les fonctions et de prévoir les solutions de la crise ministérielles.

UN PARTERRE DE ROIS.

Le cortège de rois, voire d'empereurs, qui suivit les obsèques d'Edouard VII, est un spectacle rare. Outre le nouveau roi d'Angleterre, Georges V, la foule assemblée le long du parcours pouvait voir avec étonnement l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, Alphonse XIII, roi d'Espagne, le roi Georges de Grèce, Gustave, roi de Suède, Haakon, roi de Norvège, le jeune roi de Portugal, Manuel, Albert, roi des Belges, le roi de Danemark, Ferdinand, "czar" de Bulgarie, et, dans la même voiture que la reine Alexandra, l'impératrice douairière de Russie. Quantité de princes de haut rang accompagnaient encore le roi défunt.

Il n'y a qu'un exemple, dans l'histoire, d'une si auguste réunion. C'était il y a un peu plus de cent ans, sous l'Empire.

En 1808, Napoléon était le maître incontesté de l'Europe, si l'on excepte l'Angleterre à laquelle il ne put jamais ravir l'empire des mers. L'Empereur avait vaincu toutes les coalitions dirigées contre lui, la paix, presque l'amitié, était conclue avec le tzar Alexandre de Russie. En septembre de cette année-là, Napoléon "villégiaturait" à Erfurt, en Saxe, où il devait se rencontrer avec l'empereur de Russie. Il résolut de convier à des fêtes grandioses ses vaincus de la veille, alliés du moment.

Le grand tragédien Talma, qu'une vive affection avait, dès le début, lié à Bonaparte, puis à Napoléon, sollicita de son illustre ami l'honneur de venir jouer devant lui et ses royaux invités. Napoléon lui répondit d'amener avec lui les meilleurs pensionnaires du Théâtre-Français, en lui écrivant : "Vous aurez là un beau parterre de rois."

L'expression devint légendaire. Ce fut effectivement un parterre de rois que, presque tous les soirs, Talma eut sous les yeux pendant dix-sept jours, du 27 septembre au 14 octobre. Aux théâtres d'Erfurt et de Weimar, presque tous les soirs, Napoléon et Alexandre, sur deux fauteuils dorés qui dominaient l'orchestre, et, derrière eux, les autres têtes couronnées, séparées du public par une haute balustrade ; tous écoutaient avec admiration les beaux vers dits par les nobles tragédiens.

Il y avait là, outre les deux empereurs, Napoléon et Alexandre, les rois de Westphalie, de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg, le prince Guillaume de Prusse, et des grands-ducs, et d'autres grands seigneurs en quantité. Les deux grands écrivains allemands, Gœthe et Wieland, représentaient la royauté des lettres.

Il est intéressant de noter, à un siècle de distance, le contraste entre ces deux réunions fameuses : l'une montrant avec pompe un "parterre de rois", spectacle grandiose, certes, mais qui dissimulait mal des haines prêtes d'exploser,—l'autre, le "cortège des rois", réunis pour rendre un dernier hommage à un grand prince ami de la paix.

Les maîtres de la vie.

On arrêtait il y a quelques jours un médecin russe, le docteur Patschenko, suspect d'avoir hâté, moyennant finances, la fin d'un riche barine qui impatientait ses héritiers par sa longévité.

Une dépêche de Pétersbourg annonce que Patschenko est entré dans la voie des aveux. Il a confessé l'assassinat du barine ; il en a confessé bien d'autres ! Par exemple, il envoya de vie à trépas les principaux créanciers d'un marchand qui avait trouvé plus économique de payer le docteur dans ce but que de payer ses dettes. Et pendant l'épidémie de choléra son procédé était admirable : il injectait simplement le mal terrible aux gens qu'il voulait supprimer.

Nous aimons à croire que ce Patschenko est une odieuse exception dans tout le corps médical d'Europe. Mais pourtant les médecins, je vous l'avoue, m'effraient toujours un peu, même quand je me contente de causer avec eux et de ne pas faire leurs remèdes, selon le prudent usage de Molière. Ce monsieur avec qui je cause, ce monsieur aimable et important était hier un joyeux étudiant du Quartier, comme les camarades qui ont aiguillé vers le barreau, les lettres ou les panonceaux. Les étudiants en médecine ne se distinguent des autres que par plus de négligé dans la mise et dans les manières, et plus de matérialisme dans l'esprit.

Maintenant, le voici chargé du plus redoutable magistère. Comme l'ambassadeur romain portait dans les plis de sa toge la guerre ou la paix, il tient dans sa main la vie et la mort. Il est le confesseur laïque de notre société déchristianisée, qui n'en connaît plus guère d'autre ; et cette déchristianisation nous donnant une peur affreuse de la mort, fait que nous sommes presque agenouillés devant l'homme qui peut prolonger la vie. Tous nos secrets lui appartiennent : l'hypocrisie et la pudeur n'existent plus devant lui.

Cependant cet homme n'a subi aucune formation morale particulière. Il a étudié, c'est un savant : à merveille ! Mais la science toute seule n'implique nulle supériorité morale. L'étude de l'anatomie et de la pathologie, n'entraîne pas plus une supériorité de conscience que celle de la conchyliologie, par exemple, ou des mathématiques. C'est un homme avec ses faiblesses, ses vanités, ses appétits, ses besoins, un homme à qui la société confie le plus énorme pouvoir discrétionnaire et qu'aucune éducation spéciale, aucun entraînement particulier, aucune obligation de vie intérieure ou extérieure ne prémunit contre la tentation démesurée de ce pouvoir, tentation si grande pour la misérable nature humaine.

Un individu, du reste libre penseur endurci, disait un jour,—après lecture du livre émouvant de M. Gabriel de la Rochefoucauld,—qu'il n'arrivait pas à comprendre comment l'exercice de la médecine n'avait pas été confié exclusivement à des moines. Il y aurait moins de médecins sans doute, disait-il, mais entre nous, serait-ce un mal.

X.

Le monument de Virgile.

L'Italie va consacrer un monument à Virgile, ou plutôt, au lieu du monument banal qu'un autre pays lui eût dressé, elle va dédier à sa mémoire un bois, un bois sacré. Il croîtra sur les bords du Mincio, près du fort de Pietole ; il sera composé des arbres, des plantes et des fleurs que Virgile a chantés dans les "Eglogues" et dans les "Géorgiques." C'est une manière charmante d'honorer un poète ; la première idée de ce joli projet appartient à M. Giacomo Boni, archéologue illustre pour avoir découvert, dans le sous-sol romain, les ossements radieux d'un ravisseur de Sabines. "Mais ce n'est pas assez, écrit M. Ettore Romagnoli dans les "Cronache letterarie". La forêt ne peut être, à elle toute seule, le monument de Virgile. Elle sera l'enceinte sacrée, le "temenos". Quant au sanctuaire, le poète lui-même l'a dépeint : "Et ils élevèrent un temple de marbre dans un pré fleuri, sur les rives du Mincio dont les eaux paresseuses errent entre les joncs. Au milieu, se dressait la statue de César, à qui le temple était consacré. Sur les impostes, ils sculptèrent dans l'or et dans l'ivoire les batailles de Gangarides et les armes victorieuses de Quirinus, etc., etc...." Pour accomplir le vœu du poète, nous dresserons devant le temple l'image d'Auguste, son bienfaiteur, copiée sur la statue de Prima Porta ; près d'elle, aux murs du temple, le sculpteur figurera Virgile entouré des Muses ; au lieu de batailles et de triomphes, il représentera des scènes champêtres, empruntant les motifs à l'art alexandrin qui charmait le poète et qui, aujourd'hui encore, emplissent notre cœur d'une sereine et douce poésie".

LA CHERTÉ DE LA VIE.

La cherté de la vie augmente dans de telles proportions que les souverains eux-mêmes sont obligés de demander une augmentation de leur liste civile.

C'est ainsi que l'empereur Guillaume, comme nous l'avions annoncé, sollicite du Landtag prussien une augmentation de trois millions et demi de marks....C'est même le premier projet de loi, qu'il ait, depuis son indisposition récente, revêtu de sa signature.

La liste civile du roi de Prusse était jusqu'ici de 15,700,000 marks ; c'est donc à 21 millions de marks que le Kaiser demande qu'elle soit élevée. L'approbation du Parlement prussien ne fait pas de doute, d'autant que sur ces trois millions et demi, deux millions seront consacrés à l'augmentation des salaires du personnel des palais et un million et demi aux subventions des théâtres royaux qui, à eux seuls, coûtent à l'Empereur deux millions et demi de marks par an, soit 17 0,0 de sa liste civile.

Or Guillaume II estime que les ressources dont il dispose actuellement ne lui permettent pas d'augmenter, comme il l'a fait jusqu'à présent, les apanages trop modestes que les princes de la famille impériale reçoivent de l'Etat, et de subvenir aux dépenses de sa Cour, qui croissent sans cesse.

Collège St-Aloysius

Ainsi qu'il en a pris l'habitude depuis plusieurs années, le Collège St-Aloysius a donné hier soir, au théâtre Tulane, sa fête de fin de session, c'est-à-dire ses Exercices de fin d'année.

Le Collège a beaucoup grandi en popularité, le nombre de ses élèves s'est tant accrû, que ses invités se sentiraient à l'étroit s'il leur fallait assister dans une salle de l'institution, si vaste fut-elle, à une fête comme celle que motivait hier la distribution des prix à ses élèves.

Et puis, nous l'avons souvent dit, la mode est là ; une souveraine qui commande même sous le régime républicain, mode qui est aux salles spacieuses, aux théâtres aussi pour les festivals de l'enseignement.

Le programme de la soirée était long, et le plus complet éloge qu'on en puisse faire, c'est de dire avec une sincérité parfaite qu'il a paru court à toute l'assistance. C'est que les soins les plus minutieux, les plus intelligents avaient été consacrés au choix des numéros divers dont il se composait, soins qui ont trouvé leur pleine récompense dans la façon réussie dont a été menée d'un bout à l'autre cette multiple exécution.

Dans le programme, la place a été faite large à la musique, aux discours, aux compositions, au drame, à une copieuse distribution de récompenses sous formes diverses, diplômes, médailles, prix.

Il y a eu sept gradués ; et c'est M. Joseph P. Schwartz qui avait été chargé de leur souhaiter la bienvenue, et M. Richard O'Neill de prononcer le discours d'adieu.

Un drame en cinq actes *Pizarro* a été rendu de façon très heureuse ; puis M. Victor Baudier, dans une chansonnette, Le Rêve de Toto ; MM. M. H. Le Blanc et W. St-Germain dans une saynète comique, La Dent de mon Oncle ; MM. Arnould Vivien et A. G. Tujague, dans Bolero Concerto ; et M. J. Avrard dans une chansonnette, Le Petit Nigaud, ont vivement intéressé et tenu en joyeuse humeur la salle par leur verve, leur entrain.

PROGRAMME

ORCHESTRA SELECTIONS

Wm Specht, Director

Opening Selection, "Hits of 1910" Remick

Waltzes "Loveland"...A. Holzman

Selection, "Stubborn Cinderella" Jos E. Howard

Latest Hit, "That Mesmerizing Mendelssohn Tune" I. Berlin

Two Step, "My Southern Rose" E. Taylor

Salutatory.....Jos Schwartz

Girations, Songs and Recitations, by the S. A. C. Primary Class

Cavatina (By J. Raff)....B. Garrot

"PIZARRO".

A Drama in Five Acts

CAST OF CHARACTERS :

Ataliba (King of Quito) ..... L. Romaguera.

Rolla and Alionzo (Commanders of Peruvian Army)..... E. T. Lagarde and R. E. O'Neill

Pizzaro (the Spanish Leader)..... J. R. Schoen.

Valverde (Pizarro's Secretary)..... S. Minor.

Las Casas (a Spanish Priest)..... C. Erath.

Elviro (Pizarro's Protégé) ..... R. Vivien.

Gaspardo (Alonzo's Father) ..... R. Garrot.

Gonzalo, Davilla, Gomez, Almagro, (Pizarro's Friends and Counselors), M. Garrot, S. Theisen, D. Hanemann, V. Monlezun.

An Old Blind Man..... W. Ruello

Orozembo (an Aged Peruvian Cacique)..... M. St Germain.

Topac (a Boy, Grandson of the Blind Man).....B. Delavallade

Peruvian High Priest.....H. Ruello

Spanish Sentinel.....R. Grenier

A Child (Alonzo's Son)...H. Saucier

Attendant to Orozembo....L. Eddy

First Spanish Soldier.....F. Arbour

Second Spanish Soldier...M. Bornio

Tapano, Orano, Matoka, Peruvian Officers,.....John Hoffman, A. G. Tujague, B. Danton.

Peruvian Captain.....C. Tournier

Spanish Captain.....J. Mestres

Priests, Acolytes, Pages, Spanish and Peruvian Soldiers.

"LE RÊVE DE TOTO"—Chansonnette

Par Victor Beaudier.

"La Dent de Mon Oncle"

Saynète comique.

Personnages :

Chicot (Dentiste)....M. H. LeBlanc

Robichon (Oncle de Chicot)....M. St-Germain

BORELO CONCERTO

Arnould Vivien A. G. Tujague

"LE PETIT NIGAUD"—Chansonnette,

Par J. Avrard.

Gradués.

MM. Anthony Fatjo, Richard O'Neill, René Garrot, Jacob Schoen, Victor Moniezun, Sidney Theisen, Walter Ruello.

Discours de bienvenue, Joseph P. Schwartz.

Discours d'adieu, Richard O'Neill.

Certificat pour correction et diplôme pour rapidité en phonographie et écriture à la machine, René Garrot.

Médailles décernées.

Cours des Gradués, Médaille d'or—Excellence, à A. Fatjo, don des Alumni S. A. C.

Médaille d'Or— Excellence, méritée par J. Schoen, R. O'Neill, B. Delavallade, V. Monlezun, R. Garrot, échue à B. Delavallade, don du Dr E. J. Richard.

Médaille d'or donnée par un ami décernée à J. Schoen.

Cours Supérieur—R. Vivien, M. St-Germain, J. Neyrey. Médaille échue à R. Vivien: don d'Albert Tujague.

Première Commerciale—J. Schwartz, A. Fortier, A. Tujague, B. Danton, L. Eddy. Médaille échue à A. Tujague ; don d'Auguste Marchal.

Seconde Commerciale—L. Romaguera, C Erath, J. Carite, A. Kiefer, H. Carite, W. Meicher, F. Arbour ; échue à L. Romaguera.

Première Intermédiaire—Médaille—P. Charbonnet, A. Cibilich, M. Derbès ; échue à P. Charbonnet.

Seconde Intermédiaire—Médaille échue à A. Hogan.

Cours Préparatoire—W. Villarubia, A. Neyrey, I. Glaser, L. Weber, H. Jacob ; médaille échue à H. Jacob.

Primaire—A. Lagay, F. Cox, H. Marsal, F. Schumacher, J. Carite : médaille échue à J. Carite.

Cours supérieur — Médaille, 1er Prix, R. Vivien, M. St. Germain, J. Neyrey. Premier Prix, H. Ruello, H. Fatjo, D. Hanemann.

Second Prix, F. O'Donnell, W. Drez, S. Minor.

Première Commerciale—Médaille échue à J. Schwartz, A. Fortier, A. Tujague, B. Danton, L. Eddy. Premier Prix, L. O'Brien, H. O'Donnell, R. Grenier. Troisième Prix, E. Schellhaas, L. Villarrubia, X. Hogan, J. Koenig, M. Drewes, W. Paletou.

Seconde Commerciale—Médaille, Prix, L. Romaguera, C. Erath, J. Carite, A. Kiefer, H. Carite, W. Meicher, F. Arbour. 1er Prix, A. Monier, M. Garrot, R. Neyrey. Second Prix, M. Bornio, O. Hanemann, A. Hote, P. Kellett, G. Kellet, W. Cruzat.

1er Intermédiaire—Médaille, Prix, P. Charbonnet, A. Cibilich, M. Derbes. 1er Prix, A. Roux, H. Lagarde, J. Charbonnet, M. Le Blanc, E. Abadie, L. Gele. Second Prix, H. Voelker, J. Hoffman, A. Hoffman, L. Bonnecaze, J. Avrard, L. Hauer, L. Polizzi, H. O'Neil, R. Villarrubia. Troisième Prix, P. Spicuzza, R. Choppin, S. Daure, F. Descomps, J. Schindler, R. Legeai, D. Bagur, L. Grenier, M. Mulcahy.

Seconde intermédiaire—1er Prix, M. Neyrey, C. Tournier, C. Frey. Second Prix, G. Esneault, J. Hote. Troisième Prix, T. O'Hara, J. Mestres, P. Verges, J. Hoffman, C. Harris, E. Schultis, M. Brisolara, L. Bourgeois, R. Drez, J. Delavallade, H. O'Donnell, L. Erosperie, A. Scully, F. Johnson, E. Gomez, H. Bourgeois, E. Seghers, G. Nosacka, A. Kinler, J. Ariatti, F. Cassagne, C. Seghers, C. Ducourneau, J. Reese, J. Vitari, J. Rey.

Préparatoire—Médailles, Prix, W. Villarubia, A. Neyrey, I. Gloser, L. Webre, H. Jacob. Premier Prix, M. Colomb, A. Marquer, W. Guérin, E. Loustaunau, V. Baudier, F. Steffen, G. Schellhaas, R. Laforgue, J. Cochrane, L. Despaux, L. Loustaunau, D. Junca, P. Dazet. Second Prix, L. Jacob, A. Mirandona, M. Joanen, W. Melançon, W. Fuchs, A. Monlezun, E. Rodriguez, H. Fortier. Troisième Prix, P. LeBlanc, H. Lebit, R. Toups, N. Franco, H. Legeai, M. Borges, J. Carroll, C. Blancq, N. Blanchard, W. Paletou, C. Rolling, G. Drez, C. Dabezies, L. Lagarde, W. Blancq, H. Hiennecey, H. Micas.

Primaire—Médailles. A. Lagay, F. Cox, H. Marsal, F. Schumaker, Joe Garite. Premier prix, H. Saucier, H. Neyrey, J. Viola, E. Polizzi, E. Esneault, R. Bognon, S. Kluchin, M. Chappuis, A. Viola. Deuxième Prix, A. LeBlanc, S. Sanchez, T. Joanen, J. Chetta, N. Gubler, F. Avegno, A. Laporte, E. Lobit, D. Lagarde, H. Ricevuto. Troisième Prix, E. Marsal, C. Colomb, J. Daure, S. Macaluso, A. Bagur, F. Dwyer, F. Picolo, P. Smith, A. Mayeur, F. Tarantino, P. Borges, A. Toups, J. Larose, J. Archinard, J. Catchot, O. Dabezies, A. Maurer, A. Blount, W. Hewson, U. Alsina, P. Halphen, D. Duplantier.

Ecriture.

Cours Supérieur—M. St-Germain, F. O'Donnell, D. Hanemann, J. Neyrey.

Première Commerciale—L. Eddy, R. Grenier, J. Schwartz, A. Tujague, B. Danton.

Seconde Commerciale—M. Garrot, G. Kellett, A. Kiefer, M. Meicher, F. Arbour.

Première Intermédiaire—H. Lagarde, P. Charbonnet, L. Bonnecaze, L. Gelé, A. Roux, M. Derbes, L. Grenier.

Seconde Intermédiaire, T. O'Hara, F. Johnson, J. Hote, G. Nosacka, J. Mestres, A. Hogan, C. Tournier, A. Kinler, C. Frey, C. Seghers.

Préparatoire, H. Legeai, W. Guérin, L. Webre, L. Lagarde, C. Rolling, G. Drez, F. Steffen, I. Glaser, G. Schellhass.

Primaire, A. Lagay, E. Polizzi, D. Lagarde, P. Smith, J. Archinard, O. Dabezies, F. Picolo, Joe Carite.

Français.

Première Classe—R. Vivien, B. Delavallade, P. Charbonnet, D. Hanemann, V. Monlezun.

Seconde Classe—J. Neyrey, C. Hanemann, A. Roux, L. Bonnecaze, M. Neyrey.

Troisième Classe—P. Verges, R. Legeai, H. Lagarde, A. Scully, M. Brisolara, L. Gele, R. Drez.

Quatrième Classe—H. Fatjo, V. Baudier, H. O'Donnell, A. Cibilich, A. Hoffman, F. O'Donnell, W. Villarrubia, L. Polizzi, H. Lobit.

Cinquième Classe, J. Mestress, J. Hoffman, L. Webre, L. Prosperie, A. Kiefer, Hy Jacob,

Sixième Classe, O. Dabezies, J. Archinard, M. Chapuis.

Ecriture à la Machine.

Médaille d'Or, Correction et Rapidité, R. Garrot. Prix, A. Fatjo, J. Schoen, S. Theisen, B. Delavallade, H. Ruello, J. Schwartz, L. Romaguera, A. Cibilich, H. Voelker, P. Spicuzza, M. Garrot, W. Cruzat.

SUICIDE.

A sept heures et demie, hier soir, Albert Rana, un ouvrier âgé de 41 ans, demeurant rue Broad, 1616, s'est suicidé en se tirant une balle de revolver dans la tête. Il était sans emploi depuis quelque et c'est, dit-on, dans un moment de découragement qu'il s'est donné la mort.

ARRESTATION.

Chas Westley et Eliza Green, tous deux de couleur, ont été arrêtés hier après-midi et accusés de violation de la loi interdisant les loteries.

Partie de Base-Ball renvoyée.

Mobile, Ala, 22 juin—Par suite de la pluie qui tombait à torrents hier après-midi, la double partie de base-ball qui devait avoir lieu entre les équipes de la Nouvelle-Orléans et de la Mobile a été renvoyée.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 23. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

L'OISEAU TOMBÉ DU NID

XI

LE LENDEMAIN DU DRAME

Suite.

Enfin, elle entendit trottiner des pas dans les corridors, au deuxième étage.

La vie revenait à Primerose.

Tout à coup, on frappa doucement à la porte de sa chambre.

Comme Liliane semblait toujours dormir, Jacqueline, sur la pointe des pieds, alla ouvrir sans faire de bruit, mettant un doigt sur sa bouche.

C'était la femme de chambre de Liliane, une jeune Française élevée en Angleterre : Jenny.

Elle avait l'air effrayé.

Elle dit tout bas :

—Mademoiselle n'est pas chez elle...., le lit est bien défait, mais tout froid....

Jacqueline la rassura.

—Liliane faisait de mauvais rêves. Elle a eu peur. Elle est venue dans mon lit.

La femme de chambre parut rassurée.

Toutefois ;

—Je dois dire pourtant à madame ce que j'ai vu....

—Qu'avez vous vu ?

—Mademoiselle a dû sortir cette nuit ou hier soir....

—Seule ?

—Seule.... du moins c'est à supposer....

—Et qui vous fait croire ?....

—Les vêtements de mademoiselle sont dans un triste état.... les bottines pleines de boue encore humide, les bas mouillés comme si on venait de les passer à la lessive, la robe salie, perdue, maculée de taches de terre, avec des épines encore accrochées après.... Et rien de tout cela n'a eu le temps de sécher....

Voilà ce qui me fait penser....

—Merci. Vous avez bien fait de me prevenir.... Je questionnerai Liliane.

La femme de chambre sortit. Jacqueline retourna dans la chambre à coucher. Liliane n'avait pas fait un mouvement. Elle reposait toujours.

La mère s'assit tout près du lit et la considéra avec une attention singulière.

Après quelques minutes, elle dit tout bas :

—Liliane....

Chez l'enfant, un tressaillement léger, à peine perceptible .... un rien que la mère surprit, toutefois, et ce fut assez.

Elle redit :

—Liliane, pourquoi fais-tu semblant de dormir ?

Brusquement, l'enfant, prise à l'improviste, ouvrit les yeux.

—Je me reposais, dit-elle....

Et, câline :

—On est bien, comme ça, dans ton lit, près de toi....

—Dis-moi, je voudrais te demander quelque chose....

—Quoi, maman ?

—Qu'as-tu fait, hier, après le dîner ?

—J'ai dîné seule avec ma gouvernante, comme je fais quand il y a du monde.... Après, comme le temps n'était pas sûr, je suis allée me coucher.

Jacqueline garda un instant le silence, puis :

—Je croyais que tu ne savais pas mentir.

L'enfant pâlit, ensuite elle rougit violemment et regarda sa mère avec crainte.

—Dis-moi la vérité.

—Je suis sortie.... seule.... en me cachant....

—Où es-tu allée ?....

—Dans les jardins, puis, le long de la Seine....

—Dans quel but ?

—Je n'en avais aucun, je te le jure....J'aime la nuit.... j'aime à avoir peur.... et, puisque tu es fâchée parce que j'ai menti, je te dirai que ce n'est pas la première fois que cela m'arrive de sortir ainsi, quand on me croit couchée et endormie.... et que la femme de chambre et la gouvernante se sont retirées....

—C'est mal, Liliane, c'est très mal..... dit Jacqueline avec un reproche douloureux.

—Oh ! maman, maman, je te demande pardon....

Et l'enfant se mit à sangloter.

—Voilà d'où sont venus tes cauchemars.... Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu rencontré ? N'as-tu rien remarqué qui ait frappé ton imagination ?

Un moment Liliane voulut tout dire. Une peur bizarre la retint. Elle mentit.

—Rien maman.... Je suis sortie.... la pluie tomba.... Je suis rentrée, c'est tout....

—Quelle heure était-il ?

—Quand je suis sortie ?

—Oui.

—Environ dix heures.

Jacqueline frémit. C'était l'heure du crime !! Ainsi, un hasard de plus et cette enfant aurait pu voir !! Témoin terrible !! Et Jacqueline n'aurait eu qu'à mourir !

—Et lorsque tu es rentrée ?

—Je ne sais pas maman.... Il était très tard....

Elle cacha sa jolie tête dans l'oreiller. Et tout à coup elle eut une crise de nerfs. Longtemps, longtemps, Jacqueline la calma, la berçant contre son cœur. Et lorsque l'enfant revint à elle, ce fut pour apercevoir au-dessus de sa tête les yeux de sa mère, qui essayait de lui sourire, de sa mère qui pardonnait et disait :

—Méchante ! Méchante ! jure-moi que tu ne le feras plus !....

—Oh ! non, maman, jamais, jamais ! !

Liliane se leva quelques minutes après quand elle fut plus calme. Jacqueline l'habilla, la coiffa, cherchant ainsi des distractions.

Au château, tout le monde était debout.

La vie avait repris, comme aux jours précédents.

Elle crut que Denis était rentré sans qu'elle s'en fût aperçue.

Elle le demanda.

On lui répondit que Gervoise n'était pas de retour.

Alors, elle retomba dans ses angoisses.

Jamais Denis ne restait si longtemps dehors, en ses promenades matinales.

Que s'était il passé ?

Et malgré elle, sa pensée se reportait à l'heure fatale de la sinistre nuit....

Ah ! comme elle se souvenait des moindres choses !....

C'est ainsi qu'au moment où elle avait rejoint Henri Villedieu, elle avait senti le vol doux d'un oiseau nocturne qui lui frôlait presque le visage....

Et quand elle l'avait frappé elle avait cru entendre, aussi, je ne sais quels bruits mystérieux sortant du pavillon des Bois-Murés.....

Mais le pavillon était inhabité .... Ce qu'elle avait entendu ce ne pouvait être que des rats en maraude ou des chouettes qui avaient établi leur refuge dans les greniers, ou des corbeaux qui avaient leurs nids dans les cheminées....

Elle se rappelait qu'elle avait frappé avec tant de force qu'il lui avait paru qu'elle ne rencontrait pas de résistance, comme si le couteau ne s'était enfoncé nulle part et si elle avait frappé dans le vide....

Pourtant, l'autre était tombé comme une masse....

Et, en se souvenant de tout cela voilà soudain que Jacqueline pâlit.... une exclamation lui échappe, d'épouvante et d'horreur.....

—Le couteau ! !

L'arme qui, jadis, avait failli rendre Denis Gervoise criminel...

L'arme qui ne le quittait plus, qui toujours là, sur son bureau, sous ses yeux, évoquait la pensée du meurtre.

L'arme dont elle s'était emparée, avant de sortir, la nuit ....

Elle l'avait oubliée, dans sa terreur, le crime commis.

Elle avait laissé le couteau dans la poitrine de Villedieu, enfoncé jusqu'au manche....

—Je suis perdue ! murmura-t-elle.

Gervoise était parti à cheval, à la pointe du jour, et comme il n'avait aucun but, il avait laissé sa monture prendre d'elle même le chemin qui lui plaisait.

Elle descendit vers la petite maison du bord de l'eau, et une fois sur la berge de la Seine, Gervoise fit un temps de galop, fouetté par la fraîcheur matinale qui lui enlevait toute fatigue de cette nuit blanche.

Le parc des Bois-Murés et celui de Primerose se touchant, les deux voisins y entraient, s'y promenaient selon leur bon plaisir, et Villedieu avait pris soin depuis longtemps de mettre Gervoise tout à fait à son aise.

Denis, trouvant une des avenues ouvertes, remonta par le coteau et prit à travers bois. Le cheval se mit au pas, comme si lui-même était d'avis qu'il fallait jouir du charme de cette matinée et ne pas se presser trop de rentrer. De fait ce paysage de sous-bois était délicieux. Le soleil levant commençait à dégager tous les parfums qui sortaient de la terre, des feuilles, des bran-